

Savoir, l'être humain ne le désire pas le moins du monde. «Les trumains», comme préfère l'écrire Lacan au pluriel, se donnent la main là-dessus: l'ignorance est leur passion. Il n'en va pas de même, pour Lacan, du psychanalyste, de son désir (et aussi de celui du scientifique). Mais alors, qu'en est-il de sa relation au savoir? Qu'a-t-il à savoir?

Dans *Raison d'un échec*, Lacan pose ainsi la question: «Le psychanalyste est-il le siège d'une pulsion plutomythique?». «Plutomythique» est bien, en effet, pour Lacan, la pulsion épistémique: la soif de savoir n'est pas celle du sujet mais celle de l'Autre infernal, Pluton, le dieu de l'Achéron auquel en appelle Freud pour lui rendre lisibles les rêves. Ou bien, poursuit Lacan, le psychanalyste est-il «le serviteur d'un dieu trompeur», le serviteur du sujet supposé savoir, de ce qu'il s'en fasse le tenant alors même qu'il en connaît l'aboutissant?

C'est bien parce que le sujet supposé savoir n'est pas réel que le psychanalyste doit en savoir la structure de leurre, laquelle nécessite qu'il feigne, non pas de se prendre pour le sujet supposé savoir, mais que la position du sujet supposé savoir soit tenable - feinte qui implique qu'il oublie de savoir à quoi cette fonction du sujet supposé savoir s'est réduite au final de sa propre expérience: à une fiction rejetée.

L'analyste n'a donc pas à oublier, pour analyser, de feindre d'oublier ce qu'il sait de la passe, de la sienne, à savoir que c'est au moment même où ce savoir supposé il l'est devenu (en tant qu'objet *a*) - où il est devenu *l'être qui sait* («l'être du savoir») - qu'il a «rejeté l'être qui ne savait pas la cause de son fantasme». Autrement dit, que c'est alors même que le désir n'attrape rien de l'être (qu'il n'en ferre rien, sa «prise» n'étant rien que celle du désêtre) que l'être du savoir supposé se prend (et non s'apprend).

L'aboutissant, donc, c'est la faille du savoir qui destitue le sujet. Faille où s'aperçoit qu'il y a un savoir sans sujet, sans sujet à le savoir d'avance ni à le savoir au bout du bi du bout (cf. Hegel). Remarquons tout de suite que ce que produit une analyse à sa fin est à l'opposé de ce que produit le discours de la science, où le savoir, c'est le sujet qui le produit «du semblant de s'en faire le sujet». Remarquons aussi que cette faille du sujet supposé savoir ne signifie nullement - le contresens est fréquent - que l'Autre ne sait pas. Ça signifie que l'Autre, *s'il sait, n'est pas un sujet*, que donc, si savoir il y a, «on ne sait pas là-dedans qui c'est qui sait» (ou: qui sait qui c'est). L'aboutissant de l'acte analytique, c'est donc qu'il y a un savoir sans sujet, mais - il faut ajouter - pas sans l'objet *a* qu'il produit, dont il est le moyen de production.

Cette production s'explique par la topologie de l'Autre que Lacan construit, tout au long du séminaire *D'un Autre à l'autre*, à partir de la théorie ensembliste de la paire ordonnée (S1, S2), ce qui lui permet de donner - pour la première fois dans la leçon du 4 décembre 1968 - au savoir son chiffre: S2. Ou plutôt, le savoir, c'est le signifiant S2, et aussi la relation S1 S2: l'indice 2 se lit aussi bien *deux* que *d'eux*. Cela s'explique du fait que la paire ordonnée, en mathématique, détermine ses deux composants

de telle sorte que le second conjoint leurs deux sous-ensembles en un seul. Si bien que, si on lit ainsi la formule «un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant», le sujet ne saurait s'inscrire alors que comme répétition à l'infini de la relation du Un des S1 à l'Autre d'où est exclu le savoir absolu à venir, celui qui finirait par faire l'Autre sujet (du savoir). On voit bien que le sujet supposé savoir est pour Lacan coalescent avec la structure inconsciente telle qu'il la formalise avec le S1 (qui représente le sujet) qu'il écrit 1 et le S2 de l'autre signifiant (qui est toujours, comme signifiant de l'Autre, l'un-en-plus) qu'il écrit . C'est cet ensemble vide du S2 qui creuse dans l'Autre, dont le ventre n'en finit pas de manger de l'un, l'instance de l'objet  $a$ .

La faille du savoir supposé tient donc à la topologie propre à la structure de l'Autre comme ne s'articulant qu'à ne pas permettre son survol par un Autre de l'Autre. Le savoir comme signifiant de l'Autre, à écrire  $S(A)$ , est un ensemble vide avec lequel, comme Pascal, on ne peut que parier, en misant petit  $a$ , l'acause du désir (sa consistance, de logique pure, algébrique, est produite par la série d'or de Fibonacci). Et, du coup, le S2 s'homologuant au  $a$  dans ce pari, c'est le savoir qui est homologué à la jouissance, mais à la condition expresse qu'il produise la série sans fin (exponentielle) des petits  $a$  qui font l'En-Je du rapport de la vérité à ce qui lui manque, le savoir (rapport qui s'écrit  $1/a = 1 + a$ ).

Mais n'oublions pas que le statut du savoir varie, et que ça dépend d'où le discours lui fait place. Ainsi, dans le discours de l'université, il vient à la place de l'agent, comme semblant, alors qu'à faire la vérité du discours de l'analyste, il y occupe une place où sa supposition peut être mise en question à partir de ce que la jouissance de l'analysant fait émerger de ses rogatons S1. Quant au discours de l'hystérique, il y apparaît comme production du signifiant-maître, quand ce n'est pas, comme dans le discours de la science, le sujet qui le produit. Reste le discours premier, le discours du maître qui est aussi celui de l'inconscient, comme discours du Père, où le savoir travaille pour la jouissance: là, le savoir, c'est le travailleur. Le S2 y est, comme *matière seconde* du signifiant mis à la place de la jouissance, le moyen de production du petit  $a$ , du plus-de-jouir que le discours capitaliste excelle à recycler en boucle.

Le savoir, dans le discours analytique, n'est dit que sous la forme du mi-dire de la vérité. Le S2 du savoir en tant qu'inconscient coule dans la «rainure du dire vrai» où il fait dépôt, alluvion du langage. C'est dire qu'à cette place du S2 se dépose du réel, celui du rapport qui ne s'écrit pas, et ce d'autant plus que le discours analytique est le seul à inscrire un non-rapport entre S2 et S1, du fait que la production ne peut rejoindre la vérité, la barrière de la jouissance rompant la synchronie du dit.

Il y a du signifiant un, il y a de l'Un avec lequel le savoir n'a aucun rapport, ne fait pas chaîne. Lacan trouvera dans le nœud borroméen (où le un commence à trois) confirmation de ce non-enchaînement du S1 avec le S2. Le 2 du S2 n'est plus dès lors que l'indice d'une duplicité, celle que produit le sens double. Tant et si bien qu'au début de son séminaire sur Joyce, Lacan n'identifie plus clairement S2 au savoir et en fait le chiffre du symbole, de son caractère double de pièce cassée, ce dédoublement étant celui du symbole et du symptôme par lequel Lacan caractérise le savoir-faire joycien, lequel consiste à

engendrer (par la conjonction en S2 du *faire* du symptôme et du *savoir* du symbole dont Joyce a été l'artisan ou l'artificier) l'objet *a* comme produit du discours du Père dont il était chargé.

Mais il n'y a pas que le S2 qui fasse problème. Le S1 aussi ne fait pas un, il ne fait que l'indiquer. Car le plus difficile à penser, c'est le Un. C'est pourquoi Lacan y consacre tout son séminaire ...*Ou pire*, où il explore ce que disent les mathématiques du rapport du Un au zéro. Car ce sont les nombres qui «savent»: non seulement ils savent, dans le triangle de Pascal, combien de parties a un ensemble, mais ils savent ce qui se formule du non-rapport de l'un phallique au sexe, que l'on dit à tort deuxième, va jusqu'à dire Lacan quand il va chercher - le 10 mai 1972 - dans un article de Gödel de 1949 (*Sur la nature du problème du continu de Cantor*) le concept d'inaccessibilité du nombre 2 - qui fait la faille de l'inaccessibilité du deux du savoir à partir du un du langage.

Mais qu'est-ce donc, en toute logique, que le savoir? Comment le logicien valide-t-il les modalités épistémiques? Lacan n'a pas manqué de s'intéresser à la logique épistémique et en particulier aux travaux de son fondateur, le Norvégien Jaakko Hintikka (cf. le séminaire *Les non-dupes errent* du 19 février 1974). Hintikka a construit en 1962, dans *Knowledge and Belief*, une logique du savoir dérivée de la logique modale. Pour cela, il a substitué à l'opérateur N (nécessité) du système S4 de Kripke, l'opérateur S (savoir) qu'il «personnalise» de sorte que le savoir devienne une *nécessité personnalisée*: SaSa (Sa), ce qui se lit: si *a* sait quelque chose (), alors il sait qu'il le sait, *c'est forcément vrai qu'il le sache*. Ce monde S4 du savoir su est donc un monde régi par la règle de nécessitation, où tout ce qu'on sait est nécessairement vrai et où le savoir peut toujours croître et se transmettre, si bien qu'il ouvre sur l'univers du savoir absolu. Dans ce monde S4, le savoir insu (si on sait, on ne sait pas qu'on sait) est inconsistant. Toutefois, il est possible d'inventer, tout en restant dans cet univers régi par la règle du nécessaire, un autre monde, le monde T où l'insu soit consistant, sauf que ce sera au prix qu'alors ce savoir insu restât intransmissible. Ce que Lacan confirmera en 1978: «La psychanalyse est intransmissible», et c'est bien pour ça que chaque psychanalyste est forcé de la réinventer.

Car le savoir, pour Lacan, ça ne s'acquiert pas, comme l'imaginent les pédagogues, à la sueur de son front, par le travail. C'est quelque chose qui se produit en un éclair, explique-t-il dans son séminaire, le 26 février 1969: «Il est sensible à la façon dont un enfant manie son premier alphabet que ce n'est d'aucun apprentissage qu'il s'agit mais de quelque chose qui est ce collapsus qui unit une grande lettre majuscule avec la forme de l'animal dont l'initiale est censée répondre à la lettre majuscule en question; l'enfant fait la conjonction ou ne la fait pas; dans la majorité des cas, c'est-à-dire dans ceux où il n'est pas entouré d'une trop grande attention pédagogique, il la fait. Et le savoir, c'est ça». Lacan y revient dans un article de février 1969 qu'il destinait au journal *Le Monde*, à propos de la réforme de l'Université: «Galilée, ni Newton, ni Mendel, ni Gallois, ni Bohr, ni le mignon petit James D. Watson ne doivent rien à leur travail, mais à celui des autres, et leurs trouvailles se transmettent en un éclair à qui a seulement la formation qui s'est produite de courts-circuits, du même ordre, et numérables, même si l'ennui scolaire en a éteint la mémoire».

Ce qui s'acquiert par le travail, comme c'est patent dans une analyse, c'est la vérité qui, de ce que le savoir lui manque, n'est rien d'autre que... le désir de savoir. Et c'est bien parce que la vérité s'avère n'être, à la fin de l'analyse, qu'un trou - le trou qu'ouvre la béance du rapport sexuel - que le savoir, ce n'est pas ce qui se découvre mais ce qui s'invente, en bordure de ce Réel, sur ses fronces. C'est là, au bord du trou freudien - le trou horrifique du *sçavoir* comme enfer sur lequel s'ouvre le rêve d'Irma et sur le bord, sur les cornets duquel Freud voit s'écrire *ça* imprimé devant ses yeux en caractères gras, la formule chimique de la triméthylamine (le produit de décomposition du sperme qui à l'air dégage une odeur d'ammoniac) dont les lettres lui giclent, lui montent au nez comme le chiffre fliessien de «l'asexe(ualité)» -, c'est en ces bords du Réel que le psychanalyste, comme sinthome, a à inventer un savoir *comment faire*.